

Supplément au SOP n° 320, juillet-août 2007

SAINT SILOUANE DE L'ATHOS (1866-1938)

Conférence du père André BORRÉLY,
recteur de la paroisse orthodoxe Saint-Irénée
à Marseille (Bouches-du-Rhône),
faite dans le cadre d'un groupe œcuménique
catholique-protestant

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :
Voir en dernière page*

(Marseille, Bouches-du-Rhône, chapelle catholique
du Roy d'Espagne, 22 mai 2007)

Le SOP informe ses lecteurs sur la
vie de l'Église orthodoxe en France
et dans le monde, et fournit une
réflexion sur l'actualité. Il n'est pas
responsable des opinions exprimées
dans son bulletin. L'ensemble
des textes qu'il publie peuvent être
cités avec l'indication de la source :
SOP. Par contre, aucun texte ne
peut être reproduit, de quelque
manière que ce soit, sans l'accord
explicite de la rédaction. Placé sous
les auspices de l'Assemblée des
évêques orthodoxes de France, ce
service est assuré par la Fraternité
orthodoxe en Europe occidentale.

Document 320.B



БЛАЖЕННИЙ СТАРЕЦЪ СИСУЯНЪ.

SAINT SILOUANE DE L'ATHOS (1866-1938)

Parce que la vie de saint Silouane de l'Athos fut, de part en part, celle, toute simple, d'un très humble moine, sa biographie peut être ramassée en quelques phrases seulement. Syméon Ivanovitch Antonov naquit en 1866, à Chovsk, village russe de la province de Tambov, dans une famille de cinq fils et de deux filles, d'un père illettré mais plein de douceur, de patience et de sagesse, et dont il lui arriva de dire : « *Voilà un starets comme j'aimerais en avoir un.* » Il n'avait suivi les cours à l'école primaire de son village que pendant deux hivers, et y avait seulement appris à lire.

Il arriva au Mont Athos à l'âge de 26 ans, à l'automne de 1892, après avoir accompli son service militaire à Saint-Pétersbourg, dans le bataillon du génie de la Garde Impériale. Peu de temps avant la fin de son service militaire, Syméon se rendit chez le père Jean de Cronstadt (1829-1908) pour lui demander ses prières et sa bénédiction. Ne l'ayant pas trouvé, il lui laissa un message très bref : « *Mon Père, je veux devenir moine. Priez pour que le monde ne me retienne pas.* »

Quarante-six années de prière, d'ascèse et de silence

Syméon entra au monastère athonite russe de Saint-Pantéléimon qui, à cette époque-là, comprenait quelque 2000 moines. En 1896, il reçut le petit habit et, en 1911, le grand habit. Durant quarante-six ans, il ne se passa rien de spectaculaire dans la vie du moine Silouane, rien qui, de nos jours, pourrait attirer une équipe de journalistes de télévision. La vie tout à fait exceptionnelle de ce grand moine demeura inconnue du plus grand nombre des moines du Mont Athos pendant près d'un demi-siècle.

Dans son monastère même, son influence demeura très limitée. De remarquables ascètes athonites ne prirent que tardivement conscience de ce qu'il était réellement. De nombreux moines qui vivaient à ses côtés ne comprenaient pas pourquoi des visiteurs étrangers demandaient à le rencontrer. Ce n'est qu'après sa mort que l'on se rendit compte de sa sainteté. Et même après sa mort, dans les années 1970 encore, dans l'ossuaire du monastère, son crâne n'était pas considéré comme une relique, il n'était pas distingué des autres, mais reposait parmi eux, portant l'inscription de son nom monastique et les dates de sa naissance et de sa mort.

Ce furent quarante-six années de prières dites dans la solitude de la cellule, notamment la *prière de Jésus* ; quarante-six années de longs offices liturgiques à l'église ; quarante-six années d'efforts ascétiques cachés et silencieux faits de jeûnes et de veilles contre l'assaut des pensées passionnelles ; quarante-six années de confession fréquente et de divine communion, de lecture et de travail manuel – d'abord au moulin, puis à l'économat – ; quarante-six années d'obéissance. L'humble moine du grand habit Silouane s'endormit dans le Seigneur le 24 septembre 1938. L'Église orthodoxe l'a canonisé le 26 novembre 1987, et sa fête a été fixée au 24 septembre (SOP 129.1).

Une vie qui est pour nous d'une brûlante actualité

Je vous propose de consacrer la totalité de mon exposé à essayer de montrer pourquoi la vie évangélique de ce moine si simple, totalement silencieux, enfoui – tel le grain de blé dans la terre – dans la quotidienneté tout à fait banale d'un monastère de l'Athos, est pour nous d'une brûlante actualité. Je suis tout à fait d'accord avec Enzo Bianchi, le prier de la Communauté monastique œcuménique de Bose, en Italie, qui a dit un jour de saint Silouane qu'il était « *un saint sans frontières* ». Et j'admire la prémonition remarquable de Thomas Merton, le célèbre cistercien américain, qui, en 1958, dans son ouvrage *La paix monastique*, pressentait le rayonnement trans-confessionnel de saint Silouane lorsqu'il écrivait de lui : « *Peut-être découvrira-t-on que le moine le plus authentique du XX^e siècle aura été le père Silouane, ce remarquable starets du Mont Athos.* »

En 1992 a été fondée une *Association Saint-Silouane l'Athonite* par des clercs et des laïcs de différents pays d'Europe occidentale, tant orthodoxes que catholiques et protestants. Cette association se veut un lieu de partage et d'approfondissement spirituel à partir de l'expérience de saint Silouane. Elle compte aujourd'hui quelque cinq cents membres dont plus de vingt-cinq monastères, répartis dans une vingtaine de pays et publie une revue annuelle, *Buisson ardent. Cahiers Saint-Silouane l'Athonite* [37, avenue Jean de Luxembourg, 1330 Rixensart, Belgique].

En choisissant de vous parler du starets Silouane, je pense que je rejoins la pensée du pape Jean-Paul II qui, en 1995, dans sa lettre apostolique *Orientale lumen*, invitait avec force les catholiques à retourner aux sources qui se trouvent dans l'Orient chrétien. Je voudrais tenter de confronter ce que nous sommes à ce que fut saint Silouane, et de faire surgir de cette confrontation un enseignement pour notre temps qui, il faut bien en convenir, est à plus d'un égard, un temps de grande détresse spirituelle. Et je crois bon de préciser que saint Silouane peut nous être intensément présent de deux manières : soit en nous aidant à contester ce qui, dans notre manière actuelle de vivre et de penser, tourne le dos à l'Évangile ; soit en nous rejoignant et en nous encourageant dans ce que nous avons de meilleur dans notre mode d'existence.

« Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas »

Cet enseignement, je le résumerai tout entier dans une admirable formule – en grec extrêmement concise – de saint Syméon le Nouveau Théologien. Saint Silouane fut essentiellement un *ptôchos philadelphos*, « un pauvre rempli d'amour fraternel », et c'est à ce titre qu'il peut être notre père spirituel, à nous hommes et femmes de ce troisième millénaire. Bien entendu, « *pauvre* » est à comprendre dans le sens des Béatitudes : « *Bienheureux les pauvres en esprit...* » Le starets Silouane pensait à juste titre que l'humilité est, avec l'amour, la plus haute des vertus chrétiennes. « *C'est du Seigneur, dit-il, que mon âme a appris l'humilité.* » Le starets demanda au Christ de lui dire ce qu'il devait faire pour trouver l'humilité : « *Seigneur, fais-moi comprendre quelles doivent être mes pensées pour que mon âme devienne humble.* » Et le Christ lui fit cette réponse : « *Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas.* »

Tenir son esprit en enfer revient à s'humilier radicalement. Il s'agit, pour Silouane, de s'humilier au point de se considérer comme « *pire que tous les êtres* ». Le starets

rejoint ainsi le corroyeur d'Alexandrie auquel saint Antoine avait rendu visite et qui pensait : « *Tous seront sauvés, moi seul je périrai.* » Cependant, saint Silouane est tout à fait conscient que cette condamnation de soi ne doit pas aboutir au désespoir : « *Il faut se condamner soi-même, dit-il, mais ne pas désespérer de la miséricorde et de l'amour de Dieu.* »

Parvenir à être totalement dépouillé de soi-même

L'espérance elle-même est un moyen d'acquérir l'humilité. Celle-ci consiste à rejeter simultanément deux suggestions diaboliques : celle qui consiste à se dire : « *tu es un saint* », et celle qui consiste à se dire : « *tu ne seras pas sauvé* ». Il s'agit de parvenir à être totalement dépouillé de soi-même, des œuvres que nous faisons, de ne rien attendre de nos propres forces, de renoncer totalement à quelque droit que ce soit d'être sauvé, à quelque mérite que ce soit que nous pourrions utiliser pour chercher à nous hisser jusqu'à Dieu en utilisant des prises que nous croirions pouvoir trouver en nous-mêmes ou hors de nous.

Cette primauté accordée à l'humilité dans la vie en Christ traversa de part en part toute l'existence monastique du starets Silouane. En effet, en juillet 1938 encore, c'est-à-dire seulement deux mois avant de mourir, et pourtant après quarante-six années de vie chrétienne animée par l'intime conviction que le champ de bataille contre le Malin se situe dans notre propre cœur, que la plus profonde racine du péché se trouve dans l'orgueil de l'homme, alors même que, depuis 1925 le starets avait atteint la paix intérieure et un haut degré d'impassibilité, saint Silouane écrivait à une paroissienne de l'église russe des Trois-Hiérarques, à Paris : « *... je suis moi-même dans une grande détresse. C'est de ma propre faute, car je n'ai pas encore appris l'humilité du Christ.* »

En s'exprimant ainsi – et il croyait vraiment ce qu'il disait, ce n'était pas de la langue de bois pieuse – saint Silouane me fait songer à saint Ignace d'Antioche voyageant de Smyrne à Rome pour être livré aux bêtes dans le Colisée. L'évêque de Smyrne écrivait aux Éphésiens : « *... je ne suis pas encore accompli en Jésus-Christ. Maintenant, je ne fais que commencer à m'instruire, et je vous adresse la parole comme à mes condisciples*¹. » Et saint Ignace écrivait encore aux Romains : « *Par leurs mauvais traitements – que lui infligent les soldats auxquels il est enchaîné – je deviens davantage un disciple, mais – et il cite la première épître de saint Paul aux Corinthiens (1 Co 4,4) – “je n'en suis pas pour autant justifié”*². »

L'amour des ennemis et la prière pour le monde

Or, il y a un lien très intime entre l'humilité et l'amour des ennemis. En effet, aimer nos ennemis suppose que nous consentions à broyer notre orgueil, lequel engendre l'affliction consécutive aux affronts, la haine, la colère, la rancune, la soif de vengeance, le mépris d'autrui, le refus de nous réconcilier avec lui. Saint Silouane était d'avis que nous devons demander pardon à Dieu chaque fois que nous avons manqué à l'amour des ennemis, et que si nous prions avec ferveur pour nos ennemis, nous recevons la

¹ Saint Ignace d'Antioche. *Lettre aux Éphésiens*, III, 1, in *Les Pères Apostoliques*, Cerf, coll. Foi vivante, n° 244, 1998, p. 157.

² Saint Ignace d'Antioche, *Lettre aux Romains*, V, 1, op. cit. p. 189.

grâce de la prière ininterrompue et la paix. « *À moins de prier pour les ennemis, écrit-il, l'âme ne peut avoir de paix.* » Le starets affirme encore : « *Pour avoir la paix dans l'âme, il faut s'habituer à aimer celui qui nous a offensés et à prier immédiatement pour lui.* »

On pourrait multiplier les affirmations de saint Silouane qui vont toutes dans le même sens. Je me contente de vous en livrer quelques-unes pour que vous les ruminiez et les assimiliez : « *Celui qui pense du mal de ses ennemis, l'amour de Dieu n'est pas en lui... Celui qui n'aime pas ses ennemis ne peut connaître le Seigneur ni la douceur de l'Esprit Saint... Celui qui n'aime pas ses ennemis n'a pas la grâce de Dieu... Là où est l'Esprit du Seigneur, là règne infailliblement l'humble amour des ennemis et la prière pour le monde... Lorsque tu aimeras tes ennemis, sache qu'une grande grâce divine vivra en toi... Je supplie continuellement le Seigneur de me donner l'amour des ennemis... Jour et nuit, je demande au Seigneur cet amour.* » Parce qu'il engendre l'humilité parfaite, l'amour des ennemis, pour saint Silouane, est la condition de possibilité de la divinisation du chrétien par le Saint-Esprit.

L'archimandrite Sophrony qui, à partir de 1931, eut, à l'Athos, des entretiens suivis avec saint Silouane dont il devint le disciple, témoigne qu'à un moment de sa vie, enthousiasmé par les œuvres des Pères de l'Église, il avait confié avec tristesse au starets Silouane : « *Quel dommage que je n'aie ni les forces ni le temps d'étudier la théologie.* » Et saint Silouane lui fit cette réponse : « *Et vous estimez que c'est quelque chose d'important ?* » Puis, après quelques instants de silence, le starets ajouta : « *À mon avis, il n'y a qu'une chose importante : devenir humble, car l'orgueil nous empêche d'aimer.* »

Face à notre culture hyperconsciente des droits de l'individu

Mais, me direz-vous, en quoi cet enseignement du starets Silouane sur l'humilité chrétienne est-il éminemment actuel ? L'extrême humilité de ce starets peut et doit nous aider à contester notre culture hyperconsciente des droits de l'individu. Nous vivons en un temps où d'aucuns – plus précisément Peter Singer et Paola Cavalieri – en arrivent à proposer d'étendre la Déclaration des droits de l'homme aux grands singes anthropoïdes : aux gorilles, aux orangs-outangs, aux chimpanzés. Le chimpanzé citoyen serait donc sujet de droits fondamentaux ! Chesterton disait que les hérésies sont des vérités devenues folles. La vérité en l'occurrence c'est ce que disait si bien Winston Churchill lorsqu'il remarquait que « *la démocratie est le pire des régimes, à l'exclusion de tous les autres !* »

Il n'en demeure pas moins vrai que la propension du droit est d'ouvrir des voies à notre activité, de nous donner ce que Leibniz a appelé un *pouvoir moral*. Le droit nous habilite à revendiquer, à exiger, au besoin par la contrainte, ce qui nous est dû. Nous vivons en un temps où d'aucuns en viennent à se demander si les handicapés ne pourraient pas se prévaloir d'un droit subjectif à ne pas naître pour vivre une vie jugée préjudiciable, et dans le cas où ils sont nés, s'ils ne pourraient revendiquer une indemnisation pour le préjudice d'être nés avec un handicap, et de n'avoir pas bénéficié de ce qu'un procureur général a appelé naguère une « *euthanasie prénatale* ». Avoir un droit, c'est détenir un pouvoir. Le droit constitue une barrière s'opposant aux empiètements d'autrui sur notre individualité jalouse de son indépendance. Il délimite la

sphère en laquelle nous pouvons agir librement sans que notre activité puisse être entravée par les autres.

L'injustice et l'irrationalité de la parabole des ouvriers de la onzième heure

En outre, le droit est par essence rationnel. Il se fonde sur l'esprit humain en tant que faculté d'ordre et puissance normative, c'est-à-dire comme raison qui nous autorise, légitime notre action et rend ses conditions moralement et socialement exigibles. Notre mentalité syndicaliste est révoltée par l'injustice et l'irrationalité de la parabole des ouvriers de la onzième heure : nous considérons que ceux qui ont travaillé toute la journée, et notamment aux heures les plus chaudes de l'été palestinien, sont en droit d'exiger d'être rétribués tout autrement que ceux qui sont venus travailler à la fin de la journée.

Je n'entends pas contester, si peu que ce soit, notre démocratie sociale. Si elle est contestable c'est dans le sens où le travail humain – par exemple le travail féminin – est encore insuffisamment pénétré de justice. Mon propos est plutôt de remarquer que la polarisation de la conscience humaine autour du droit fait que l'humilité est devenue, pour parler comme Descartes en le paraphrasant, « *la chose du monde la plus mal partagée* ». Or, saint Silouane peut être notre Maître ès vie spirituelle à tous en ce que cet homme parvint à devenir totalement humble. Il écrit que le Seigneur « *laisse l'âme souffrir de la faim à cause de son orgueil et ne lui accorde pas la grâce tant qu'elle n'a pas appris l'humilité* ».

Une conception dynamique de l'unité de l'Église : non point contre l'autre, mais vers lui

L'actualité de cette humilité de saint Silouane, c'est aussi de nous aider à expérimenter l'œcuménisme d'une manière véritablement évangélique. L'œcuménisme, c'est l'effort des chrétiens pour recomposer leur unité perdue en parvenant à mettre le même contenu de pensée et le même vécu sous les mêmes mots, c'est le souhait et le souci de parvenir à l'expérience de la différence sans divergence, de la diversité sans division, en même temps que de l'unité sans uniformité.

Parce qu'il fut totalement humble, saint Silouane peut nous rendre le service considérable de nous aider à nous faire une conception dynamique de l'unité de l'Église, à refuser une idée triomphaliste de la confession chrétienne à laquelle nous appartenons et hors des limites visibles de laquelle il n'y aurait pas de salut. L'humilité nous apprend à vivre et à penser, non point *contre* l'Autre, mais *vers* lui. L'humilité nous amène à découvrir qu'il existe dans les autres Églises des éléments importants, voire très importants de la véritable Église.

Si les chrétiens avaient l'air un peu plus transfigurés

L'humilité est fondamentale dans la mesure où l'œcuménisme suppose la conversion, le repentir. Elle peut donner un fondement inattaquable à notre entreprise œcuménique bien comprise. L'œcuménisme est le contraire même du prosélytisme : il ne s'agit pas de chercher à convertir les autres, mais de se convertir soi-même. À

quelque confession qu'ils appartiennent, une parole terrible mais émouvante du Zarathoustra de Nietzsche devrait emplir de larmes les yeux de tous les chrétiens : « *Pour que j'apprenne à croire en leur Sauveur, il faudrait que ses disciples aient un air plus délivré.* »

Le monde post-chrétien en lequel les chrétiens ont désormais à vivre, croirait peut-être en leur Dieu s'ils avaient l'air un peu plus divinisés, un peu plus transfigurés. Et s'ils veulent que le monde déchristianisé et sécularisé qui les entoure et les observe sans complaisance leur trouve cet air-là, s'ils désirent que la recomposition de leur unité ecclésiale en une diversité réconciliée les rende enfin crédibles aux yeux de ce monde, les chrétiens, à quelque confession qu'ils appartiennent, doivent consentir à passer, onéreusement mais salutairement, par le creuset purificateur d'une *metanoia*, d'un repentir.

**« Si vous condamnez,
il n'en résultera aucun bien »**

Le père Sophrony rapporte un fait hautement instructif. Il s'agit d'une conversation que le starets eut un jour, avec un archimandrite de passage à l'Athos, qui exerçait une activité pastorale le mettant en contact avec des chrétiens non-orthodoxes. Saint Silouane lui demanda en quels termes il s'adressait à ces chrétiens. « *Je leur dis : "Votre foi, c'est de la fornication. Chez vous, tout est déformé, tout est faux, et vous ne serez pas sauvés si vous ne vous repentez pas". Le starets l'écouta, puis lui demanda : "Et dites-moi, Père archimandrite, croient-ils en Jésus Christ, croient-ils qu'il est le vrai Dieu ? – Oui, cela, ils le croient. – Et vénèrent-ils la Mère de Dieu ? – Oui, ils la vénèrent ; mais leur doctrine à son sujet est fautive. – Vénèrent-ils les saints ? – Oui, ils les vénèrent, mais quels saints peut-il donc y avoir chez eux depuis qu'ils se sont séparés de l'Église ? – Ont-ils des offices dans leurs églises, lisent-ils la Parole divine ? – Oui, ils ont des offices et des églises, mais si vous pouviez voir ce que sont ces offices en comparaison des nôtres, quel froid, quelle absence de vie !" »*

À ce pharisien Silouane répondit avec douceur mais fermeté : – *Eh bien ! Père archimandrite, leur âme sait qu'ils font bien de croire en Jésus Christ, de vénérer la Mère de Dieu et les saints, de les invoquer dans leurs prières ; et si vous leur dites que leur foi c'est de la fornication, ils ne vous écouteront pas ... Mais dites aux gens qu'ils font bien de croire en Dieu ; qu'ils font bien de vénérer la Mère de Dieu et les saints ; qu'ils font bien d'aller à l'église pour les offices, de prier à la maison, de lire la Parole divine, et le reste ; mais que, sur tel ou tel point, ils sont dans l'erreur, qu'il faut corriger cette erreur et qu'alors tout sera bien. Le Seigneur se réjouira en eux, et ainsi nous serons tous sauvés par la miséricorde de Dieu. Dieu est Amour ; c'est pourquoi toute prédication doit, elle aussi, procéder de l'amour, et alors elle sera salutaire et pour celui qui prêche, et pour celui qui l'écoute. Mais si vous condamnez, l'âme du peuple ne vous écouterait pas, et il n'en résulterait aucun bien.* » L'œcuménisme suppose une véritable pratique ascétique dont le but est l'humiliation radicale de soi et par là même l'obtention de l'humilité à son degré le plus élevé.

Avoir pour tout homme une compassion infinie...

La brûlante actualité de l'enseignement du starets réside notamment dans le fait que de trop nombreux chrétiens, à l'heure actuelle, n'aperçoivent pas la différence de nature qui sépare *le dialogue des religions*, si légitime soit-il – et je n'entends pas nier cette légitimité –, et l'œcuménisme. Qu'on organise un colloque sur le dialogue des religions, pourquoi pas, mais un tel dialogue ne saurait porter sur la primauté dans l'Église, sur le mode exact de présence du Christ ressuscité dans le pain et le vin eucharistiques, sur la place de la Mère de Dieu dans l'économie de notre salut. De telles questions peuvent intéresser éventuellement tel ou tel juif ou musulman à titre individuel, mais ce ne sont pas des questions qui se posent entre chrétiens et juifs ou musulmans en tant que représentants du christianisme, de l'islam ou du judaïsme, qui chercheraient ainsi à instaurer une unité de foi : le chrétien qui cesse de confesser la divinité de Jésus de Nazareth cesse *ipso facto* d'être chrétien, et le juif ou le musulman qui se met à la confesser cesse *ipso facto* d'être juif ou musulman.

Dans ce contexte, le starets Silouane peut nous aider à purifier notre aspiration à l'unité pan-humaine de ce qu'elle peut comporter de trop affectif et d'infra-intellectuel. Le starets nous enseigne qu'il s'agit, d'une part, d'être solidement enraciné dans la fidélité à la Tradition ecclésiale en laquelle on a la certitude que « *subsiste l'Église du Christ, une et indivise* », comme dit la note qui accompagna la déclaration *Mysterium Ecclesiae* publiée le 24 juin 1973 par la Congrégation romaine pour la doctrine de la foi. Et saint Silouane était attaché à la grande Tradition orthodoxe comme peut l'être un moine du Mont Athos. C'est, pourrait-on dire, la dimension *systolique* de l'existence chrétienne. Mais il nous enseigne aussi bien que nous devons être en communion d'amour avec tout homme et avoir pour tout homme une compassion infinie. C'est si vous voulez, la dimension *diastolique* de l'existence chrétienne.

« ... et surtout pour les hommes qui ne connaissent pas Dieu ou s'opposent à lui »

Je retrouve cette bipolarité dans la liturgie orthodoxe. Il y a le moment où le prêtre avertit le peuple : « *Les saints Dons sont pour les saints !* » C'est-à-dire : les saints Dons sont pour les baptisés en communion de foi et de discipline ecclésiastique avec l'évêque dont le nom est commémoré tout au long de la célébration. C'est la *systole*. Mais, au début de la célébration, le diacre, lui, a invité la communauté à prier « *pour la paix de l'univers tout entier, pour ceux qui nous gouvernent* – et naguère encore cela signifiait en Russie, par exemple, que l'on priait pour Staline –, *pour ceux qui sont en voyage, pour les prisonniers, pour les malades* ». Et le diacre peut élargir encore l'invitation à la prière : pour ceux que l'on torture, pour les enfants que l'on exploite de toutes sortes de manières, etc. Et, entre autres invitations adressées à la communauté, le diacre a aussi demandé à celle-ci de prier « *uper tès tòn pantòn enôseôs* », « pour l'union de tous ». C'est la *diastole* de la prière de l'Église.

Nous devons avoir une compassion infinie pour tout homme « *et surtout*, nous dit saint Silouane, *pour les hommes qui ne connaissent pas Dieu ou s'opposent à lui* ». Saint Silouane disait encore : « *Si Dieu te donnait une bonne place dans le paradis, et que, de là, tu vois dans le feu celui auquel tu as souhaité les tourments, n'aurais-tu pas alors pitié de lui, quel qu'il soit, même s'il est un ennemi de l'Église ? Ou bien aurais-tu un cœur de fer ?* » Et le starets faisait encore cette prière : « *Seigneur, tous*

les peuples sont l'œuvre de tes mains ; détourne-les de la haine et du mal vers le repentir pour que, tous, ils connaissent ton amour. »

Une éthique de la liberté personnelle et de la vérité existentielle de l'homme

L'extrême humilité du starets Silouane peut enfin rejoindre une préoccupation qui hante nos contemporains et qui représente sans doute le meilleur de l'humanité actuelle, à savoir la réalisation de l'unité pan-humaine, par-delà toutes les déterminations raciales, nationales, sociales, politiques, culturelles, religieuses. L'éminente actualité du message de saint Silouane me paraît se situer tout d'abord dans le fait que les hommes de ce temps ne sont plus, comme jadis, de « *ces chênes qu'on abat* », mais plutôt des plantes d'appartement fragiles et chétives, éprises de tendresse et de compassion, révoltées par la morale autoritaire, écoeurées par la morale conventionnelle, et en attente secrète d'une éthique réalisant la correspondance dynamique de la liberté personnelle et de la vérité existentielle de l'homme.

Et ce qui est tout à fait extraordinaire, c'est que la prédication d'un Dieu de tendresse et de compassion, dont la douceur et la miséricorde sont infinies, ait été effectuée par un homme qui, lui, appartenait encore aux générations anciennes, solides, paysannes, douées d'une force physique peu commune, capables d'endurer des privations, des jeûnes qui nous amèneraient rapidement dans une salle de réanimation de nos modernes cliniques ! Comparés à des « *chênes* » tels que saint Silouane, saint Séraphin de Sarov, saint Isaac le Syrien, nous sommes de chétives plantes d'appartement qui croient jeûner lorsqu'elles se privent seulement de nourriture d'origine animale. D'un coup de poing, le futur starets pouvait casser une planche d'une certaine épaisseur. Il pouvait soulever de grands poids, était doué d'une endurance hors du commun, aussi bien au froid qu'à la chaleur. Dans sa jeunesse, il avait été capable de prendre à mains nues un chaudron de soupe bouillante et de le porter du fourneau à la table.

« Je ne voulais pas te blesser, mon petit »

Un jour de Pâques, avant son service militaire, il lui était arrivé, après avoir pourtant participé à un copieux repas familial avec beaucoup de viande, d'ingurgiter encore à lui seul un plat de près de cinquante œufs. Ceux qui l'ont approché, tels le père Sophrony, témoignent que c'était un homme robuste, d'une taille au-dessus de la moyenne, dont le cou était puissant et les mains étaient de fortes mains d'ouvrier, Or, à ces frêles *végétaux* que nous sommes, le solide *chêne* qu'est Silouane tient un discours de tendresse et de compassion, de miséricorde et de douceur, de compréhension et de bonté.

Il faut dire que Silouane avait été à bonne école spirituelle déjà dans sa famille. C'est ainsi qu'un jour, à l'époque des moissons, le futur starets eut à préparer le repas aux champs pour son père et ses frères. C'était un vendredi, mais il l'avait oublié, et il prépara un plat de viande de porc. Six mois plus tard, le père de Syméon dit à son fils en souriant : « *Mon petit, te souviens-tu comment tu nous as donné à manger du porc un jour que nous étions aux champs ? C'était pourtant un vendredi. Je l'ai mangé, sais-tu, comme si c'était de la charogne.* » Et comme le jeune Syméon interrogeait son père

sur son silence d'alors, il reçut cette réponse – et cette leçon de vie spirituelle – admirable : « *Je ne voulais pas te blesser, mon petit.* »

Le contraire du péché n'est pas la vertu

Le futur Silouane ne pouvait être mieux préparé à la certitude que le contraire du péché n'est pas la vertu, le mérite, la fidélité inconditionnelle à la loi, mais la foi et l'amour, que, dans l'Église/Épouse du Christ, la figure originelle n'est ni le puritain, ni le pharisien, mais le pécheur, le publicain, le fils prodigue, le larron, la prostituée qui, dans la vérité de leur radicale insuffisance, n'attendent rien de leur être et par conséquent, s'abandonnent à la relation d'amour.

Dans la Bible, la *hésèd*, que le grec traduit par le mot *eleos*, est très exactement l'attitude de celui qui, étant dans son droit le plus strict, renonce à urger de son droit. C'est notamment l'attitude du maître qui remet à son serviteur insolvable une dette énorme de dix mille talents. La *hésèd* biblique, c'est la miséricordieuse bienveillance par laquelle un homme consent à relâcher la stricte justice par amour de celui qui se trouve en position d'infériorité par rapport à lui. La miséricorde, la compassion sont donc consubstantielles à l'humilité dans la mesure où celle-ci permet à l'homme de ne pas s'enfermer dans l'immanence close et l'hyperconscience de ses droits, et parce que le renoncement à cette hyperconscience est la condition de possibilité de la miséricorde.

« Que vous ayez jeûné ou non... »

Chaque année, au cours de la liturgie pascale, je suis dans l'émerveillement que la sainte Église nous prépare, cette nuit-là, à la divine communion en écoutant la lecture de la catéchèse dite de saint Jean Chrysostome, cette géniale relecture de la parabole des ouvriers de la onzième heure. Dans la parabole, les ouvriers de la onzième heure ont au moins effectué une heure de travail. Dans la catéchèse dite de saint Jean Chrysostome, l'Église va plus loin : « *Que vous ayez jeûné ou non, réjouissez-vous aujourd'hui. La table est préparée, goûtez-en tous ; le veau gras est servi, que nul ne s'en retourne à jeun...* » Il y a des chrétiens qui accordent une telle importance au fait d'être *purs* qu'ils en deviennent *durs* ! Parce qu'elle était de part en part pénétrée et pétrie d'humilité, la pureté du starets Silouane n'avait rien à voir avec la pureté des puritains.

« Si tout le monde savait sur moi ce que, moi, je sais... »

L'humilité la plus profonde est inséparable de la plus grande compassion pour tous les hommes parce que cette dernière ne fait qu'un avec la conscience la plus vive d'être soi-même pécheur, et même le pire. Avant de communier, les orthodoxes récitent la prière suivante : « *Je crois, Seigneur, et je confesse que tu es véritablement le Christ, le Fils du Dieu vivant venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier.* » Ce n'est pas de la littérature pieuse. Dans la formule d'absolution que les prêtres orthodoxes emploient, il y a, en français, un tout petit mot de deux lettres seulement qui en dit long. Je viens d'entendre une confession, parfois lourde, très

lourde, et je dis au Christ : « ... *reçois la confession de ton serviteur (ou : de ta servante) N... et, s'il (si elle) a commis quelque faute, volontaire ou involontaire, remets-lui comme le Dieu bon et qui aime les hommes... »*

« Si... » Les autres, je sais bien ce qu'ils font, je sais bien notamment ce qu'il leur arrive de me faire. Mais j'ignore totalement, et la plus grande humilité est que j'accepte d'ignorer totalement, ce qu'ils *sont* au juste derrière ce qu'ils *font*. Tandis que moi, je sais bien ce que je suis. Avant d'oser boire le sang divinisant du Ressuscité, je dois commencer par consentir, comme l'a écrit excellemment le métropolite Antoine Bloom, à « *boire la honte (de soi) jusqu'à la lie* ». Et le métropolite Antoine posait une excellente question lorsqu'il se demandait : « *Si tout le monde savait sur moi ce que, moi, je sais, quelle figure ferais-je devant eux³ ?* »

« Mon âme désire que les hommes du monde entier soient tous sauvés »

Les écrits que nous a laissés le starets Silouane peuvent entrer en dialogue d'amour paternel avec une jeunesse hantée par la peur du sida, avec des hommes et des femmes dépossédés d'un centre qui leur permettrait d'être eux-mêmes unifiés et en paix avec les autres, en dialogue d'amour paternel avec les couples qui se défont et dont les *atomes* ainsi désintégrés sont ensuite paralysés par la peur du lien et se sentent exclus à jamais de la voie nuptiale. Le *pauvre rempli d'amour fraternel* qu'est le starets Silouane est mû par une immense compassion pour tous ces hommes, pour toutes ces femmes. Et l'on retrouve cette polarisation de la conscience chrétienne de saint Silouane dans sa dévotion envers la Mère de Dieu lorsqu'il écrit : « *La Mère de Dieu porta dans son cœur cette même compassion pour les hommes, et, tout comme son Fils bien-aimé, elle désirait de tout son être le salut de tous les hommes.* »

La passion – aux deux sens de ce mot – de saint Silouane fut et de centrer toute sa vie sur l'humilité, et de ne jamais dissocier le souci de son propre salut de la préoccupation du salut de tous les hommes, pas seulement de tous les chrétiens, orthodoxes ou non, mais de tous les hommes. Et il témoignait : « *Le Seigneur m'a donné d'aimer les hommes. Mon âme désire que les hommes du monde entier soient tous sauvés.* »

Le starets est un avec tous les hommes, fussent-ils les ennemis de la vérité, et il se voit lui-même en chaque homme. Saint Silouane titube de joie avec tous les hommes qui sont dans la joie, mais il pleure avec tous les hommes qui pleurent, il souffre avec tous les hommes qui souffrent, il se sent coresponsable de leurs péchés, il fait sien leur repentir, il ne saurait dissocier son propre salut du leur. Pour lui, vouloir le salut de tous et vouloir son propre salut, c'est tout un.

L'Adam total : amis ou ennemis, vivants ou défunts de toute race, classe sociale ou religion

Pour nous qui, désormais, sommes engagés dans ce qu'il est convenu d'appeler le mouvement œcuménique, nous ne devons pas nous contenter de prier pour *l'union des Églises*, mais élargir considérablement notre perspective en considérant, avec saint

³ Antoine Bloom, *Le sacrement de la guérison*, Cerf, coll. Épiphanie, 2002, pp. 42 et 14.

Silouane, que « *l'âme à laquelle la grâce de Dieu a enseigné à prier, aime avec compassion toute créature, et tout particulièrement l'homme* ».

Le starets Silouane ne considérait pas, comme d'aucuns le font parfois, que l'unité entre les diverses confessions chrétiennes est déjà là, et qu'il faut désormais passer à autre chose : au dialogue interreligieux. Je suis même convaincu qu'à l'Athos et à son époque, il n'entendit jamais parler d'œcuménisme. Mais il fit mieux : il ne cessa de prier et de verser des larmes pour le monde entier, pour l'Adam total, ayant en vue les vivants et les morts, et même les personnes à naître. [...]

Lorsqu'il porte tous les hommes dans sa prière, le starets songe à tous les hommes sans exception, qu'ils soient saints ou pécheurs, amis ou ennemis, vivants ou défunts, à quelque race, classe sociale ou religion qu'ils appartiennent. Sa visée est *œcuménique*, dans le sens étymologique du mot, c'est-à-dire universelle. Il porte dans sa prière et dans son cœur tous les hommes du monde entier, tous les peuples de la terre. Dieu, pour lui, n'est ni russe, ni grec.

Tout comme pour l'amour des ennemis, on pourrait multiplier les textes dans lesquels le starets affirme son amour pour l'humanité tout entière, pour l'Adam total. Et tout comme dans le cas de l'amour pour les ennemis, je livre ces pensées à votre rumination, à votre manducation spirituelle : « *Celui qui a appris du Saint-Esprit à aimer Dieu verse des larmes pour le monde entier... Le Saint-Esprit a appris au moine à aimer Dieu et à aimer le monde... Mon âme pleure pour le monde entier... Le moine est un homme qui prie et qui pleure pour le monde entier ; et c'est en cela qu'est sa principale occupation...* »

« Je plains même les démons : dans leur chute, ils se sont détachés du bien »

Saint Silouane présente comme un idéal à atteindre « *l'amour fou* » (*manikos erôs*) mis par le Saint-Esprit dans le cœur d'un homme totalement humble poussé jusqu'à atteindre la compassion pour le diable et les démons. « *L'Esprit de Dieu, dit-il, nous apprend l'amour pour tout ce qui existe, et l'âme a compassion pour tout être ; elle aime aussi ses ennemis et plaint même les démons, parce que, dans leur chute, ils se sont détachés du bien.* » Avec une audace digne de saint Isaac le Syrien, le starets nous confie : « *J'ai de la compassion pour les hommes qui souffrent en enfer ; chaque nuit, je pleure pour eux, et la douleur de mon âme est telle que je plains même les démons ... L'Esprit Saint apprend à aimer ; et alors on aura de la compassion même pour les démons...* » À l'instar de l'Abbé Isaac, le starets Silouane présente comme un idéal à atteindre l'amour des démons eux-mêmes dans la mesure où les démons apparaissent à ces deux saints comme les plus malheureuses de toutes les créatures de Dieu dès lors qu'ils expérimentent l'éloignement maximum, le plus extrême athéisme, et le plus profond reniement de Dieu, le refus d'aimer le Dieu qui est Amour et d'être aimé de lui.

Ni prédestination, ni certitude, mais prière fervente pour que le salut universel se réalise

Rien n'est plus éloigné de la foi orthodoxe de saint Silouane que l'idée selon laquelle il y aurait une prédestination qui répartirait les hommes a priori en élus et en réprouvés. Mais, inversement, le starets ne pensait pas, comme on est parfois tenté de le croire de nos jours où beaucoup de chrétiens ne croient plus à l'enfer, qu'en fin de

compte, *qu'ils le veuillent ou non*, tous les hommes bénéficieront d'une *apocatastase* qui les sauverait en quelque sorte automatiquement. Saint Silouane espère de toute son âme que tous les hommes seront finalement sauvés. Il l'espère, c'est-à-dire qu'il considère ce salut comme possible, mais il ne peut en avoir d'ores et déjà la certitude. C'est pourquoi il prie avec tant de ferveur et de larmes pour que ce salut universel finisse par se réaliser.

Il en est un peu de même, *mutatis mutandis*, lorsque, de nos jours, dans l'euphorie « *humaine trop humaine* », comme dirait Nietzsche, de la Semaine de prière pour l'unité des chrétiens, en janvier, on décrète que l'unité est un fait d'ores et déjà acquis et qu'il faut dès lors s'occuper plutôt de dialoguer avec les religions non-chrétiennes. Si l'union est déjà là, qu'avons-nous donc encore besoin de la demander dans la prière ?

La destinée du cosmos : être, en l'homme, uni à Dieu, leur commun Créateur

Quelques années avant sa mort saint Silouane disait : « *Quarante ans se sont écoulés depuis que la grâce du Saint-Esprit m'a appris à aimer les hommes et toute la création.* » Et encore : « *Le Seigneur me donne des larmes et je pleure pour le monde entier.* » Sa compassion et sa prière visent tout l'univers, toute créature de Dieu, tous les animaux, toutes les plantes. À son époque, pas plus que d'œcuménisme il n'entendit jamais parler d'écologie, mais son instinct d'orthodoxie lui avait indiqué le seul fondement inattaquable de toute démarche écologique qui veut éviter de mériter la réprobation de Péguy, dans *Notre jeunesse* : « *Tout commence par la mystique... et tout finit par de la politique*⁴. » « *Un jour que j'allais du monastère au Vieux Rossikon, écrit le starets – le Rossikon est une dépendance du monastère athonite russe Saint-Pantéléimon –, je vis sur le chemin un serpent coupé en morceaux ; chaque tronçon s'agitait encore convulsivement. Je fus saisi de pitié pour toute créature, pour chaque être qui souffre, et je pleurai longuement devant Dieu.* »

Certes, ni les animaux ni les plantes n'ont à être *sauvés* au sens théologique que nous donnons à ce verbe lorsque nous parlons des anges et des hommes. Mais nous savons bien, hélas, combien ils subissent les conséquences du péché des hommes. Saint Silouane eût pleuré, j'en suis intimement persuadé, s'il avait vu sur un écran de télévision, l'holocauste de tonnes de carcasses de bovins, lors de l'affaire dite de la vache folle, ou bien les oiseaux mazoutés ramassés par centaines sur la plage du Croisic. Car sa conviction était que la destinée du cosmos, des animaux aussi bien que des plantes, est d'être, en l'homme, unis à Dieu, leur commun Créateur.

Le starets considérait tout geste brutal causant quelque dommage aux plantes comme contraire à l'acquisition du Saint-Esprit par le chrétien. Il écrit : « *Un jour, j'ai tué sans nécessité une mouche ; blessée à mort, la malheureuse se traînait par terre. Trois jours de suite, j'ai pleuré à cause de ma cruauté envers une créature, et, jusqu'à présent, je me souviens toujours de ce fait. Il y avait chez moi, sur le balcon du dépôt, avoue encore saint Silouane, des chauves-souris ; un jour, je leur versai dessus de l'eau bouillante ; de nouveau, je répandis d'abondantes larmes. Depuis lors, je n'ai plus jamais fait de mal à aucune créature.* »

⁴ Charles Péguy, *Œuvres en prose (1909-1914)*, Gallimard, NRF, coll. La Pléiade, 1961, p. 518.

La domination humaine de la création doit être enracinée dans une ascèse

Le père Sophrony se souvient, par exemple, d'une marche en compagnie du starets sur un sentier de l'Athos où poussaient des touffes de hautes herbes sauvages. « *Voulant empêcher que le sentier ne soit envahi par ces herbes, je frappai avec ma canne le haut d'une tige pour empêcher les graines de se former. Ce geste parut brutal au starets, et il hocha légèrement la tête avec étonnement. Je compris ce que cela voulait dire et me sentis pris de honte.* » Saint Silouane ne tenait pas ce geste pour un péché, mais, remarquait-il, « *le cœur qui a appris à aimer compatit à toute créature, même à une petite feuille.* »

Certes, lui-même fauchait l'herbe, abattait des arbres, se préparait une provision de bois pour l'hiver, mangeait du poisson, mais s'il était persuadé, avec toute la Bible, que la création est au service de l'homme, lui-même serviteur de Dieu, il était convaincu à juste titre que la domination humaine de la création devait être enracinée dans une ascèse. Mais il eût très certainement frémi d'indignation en voyant certains de nos contemporains se comporter avec leurs animaux domestiques préférés à des humains, enterrés dans des cimetières ou conservés chez eux après embaumement. Il y a quelques années, une émission de télévision consacrée à la résidence de Brigitte Bardot à Saint-Tropez, montrait le cimetière où sont enterrés un certain nombre de chiens de l'ancienne actrice, chacun avec une *croix* sur sa tombe... La bienveillance, la douceur, la compassion pour un animal ne signifiait pas, pour le starets Silouane, un attachement passionnel, ni une diminution, si peu que ce fût, de la conscience de la transcendance radicale sur l'animalité de la personne humaine, créée à l'image du Dieu tri-hypostatique et pour lui ressembler.

Saint Silouane, un homme vrai : il nous est demandé de « faire la vérité »

J'aimerais conclure cette évocation du saint et grand starets, en insistant sur le fait que ce fut un *homme vrai*. C'est très certainement pourquoi il est aujourd'hui vénéré et prié dans le monde entier. C'est aussi pourquoi, en Occident, ses écrits sont lus autant, si ce n'est davantage, par les catholiques, les protestants, les anglicans que par les orthodoxes. En un temps où, saturés de paroles, de logorrhée, les hommes, surtout les jeunes, jugent de plus en plus la vérité d'un homme à ses actes plus qu'à ses discours, la correspondance entre le dire et le faire chez saint Silouane, n'est certainement pas étrangère à son rayonnement bien au-delà des frontières de l'Église orthodoxe.

Le Christ dit à Nicodème : « *Celui qui fait la vérité vient à la Lumière* » (Jn 3,21). De même, dans sa première épître, saint Jean affirme : « *Si nous disons que nous sommes en communion avec lui alors que nous marchons dans les ténèbres, nous sommes des menteurs, nous ne faisons pas la vérité* » (1 Jn 1,6 ; voir Gn 32,11 et 47,29, ainsi que Néhémie 9,33). Il nous est demandé de *faire la vérité*, d'être vrais, d'être ce que nous osons dire lorsque nous osons nous dire chrétiens, d'être ce que nous prétendons croire lorsque nous récitons le *Credo*.

Les hommes et les femmes de ce temps parlent trop fréquemment de *faire l'amour*, et pas assez souvent de *faire la vérité*. On ne *fait* pas l'amour, c'est l'Amour qui nous fait, en ce sens que, ce que nous appelons *faire l'amour* n'a de consistance ni de sens,

pour un chrétien, que si le « *mystère*⁵ » de ce que nous croyons *faire* alors est englobé dans un mystère encore plus grand, plus profond, celui de l'amour du Christ et de son Épouse, l'Église. Par contre, nous devons *faire la vérité* en ce sens que l'amour du Père céleste pour nous, l'extension jusqu'à nous de l'acte générateur éternel par lequel il fait à son Fils le don infini de son Saint-Esprit, cet amour ne peut nous *faire* que si nous sommes vrais face à lui et à nos frères les hommes, que si nous ne trichons pas.

L'amour du Père céleste ne peut nous diviniser que si nous-mêmes commençons par « faire la vérité »

L'Amour divin et incréé ne peut nous *faire*, c'est-à-dire ne peut nous diviniser, que si nous-mêmes commençons par *faire la vérité*. Or saint Silouane fut essentiellement un homme vrai, il était ce qu'il disait, il était ce qu'il croyait. On pourrait reprendre à son sujet une belle formule de saint Syméon le Nouveau théologien et dire du starets Silouane qu'il devint « *tout entier la chose du Saint-Esprit*⁶ ». Il laissa s'opérer en lui l'acquisition du Saint-Esprit, la déification, l'emmagasinement en l'homme des énergies divines et de la Lumière incréée.

Chaque fois que nous osons communier et qu'en sortant de l'église, nous évitons de parler à un membre de la communauté, ou bien si nous nous adressons alors à quelqu'un avec mépris ou dureté, ou encore – ce qui est pire, si nous avons la lâcheté de parler ainsi de cette personne en son absence –, chaque fois qu'au lieu de servir la sainte Église, nous nous servons d'elle pour promener notre importance, exercer un pouvoir ou faire carrière, chaque fois que nous confondons la foi avec le piétisme, la pratique religieuse avec la bigoterie ou le folklore, la sainte Tradition avec les traditions, nous sommes des comédiens, des imposteurs et des hypocrites.

Tenter, jour après jour, d'exister en vérité

Dans tous ces cas et, hélas, en des centaines d'autres, il n'y a pas d'escalier pour aller du rez-de-chaussée de notre existence quotidienne au premier étage de notre pseudo-foi chrétienne et de notre pseudo-pratique liturgique. Léon Bloy disait avec profondeur que « *la plus grande tristesse, c'est de n'être pas des saints* ». Tendre à la sainteté, à l'acquisition du Saint-Esprit, à la divinisation, c'est tenter, jour après jour, carême après carême, semaine sainte après semaine sainte, de réduire en soi la part de comédie, d'imposture et d'hypocrisie.

Or, si saint Silouane peut être notre père spirituel à tous, c'est très exactement dans la mesure où ce saint moine a passé tout le temps de sa vie monastique athonite à exister en vérité. Il passa tout ce temps à ne jamais se mettre en avant, à donner la préférence aux autres, à se tenir en retrait dans les discussions, à préférer le silence à la parole, à ignorer la vulgarité, la mesquinerie et toute forme de mensonge.

Le starets Silouane fut un homme vrai par la grande noblesse de son âme, par la grande délicatesse de son esprit et de son cœur, par sa façon de s'exprimer avec sobriété, sans aucune vanité, dans un langage simple, veillant à être compris de

⁵ C'est saint Paul qui emploie le mot dans le passage de son épître *Aux Ephésiens* que nous lisons au cours de l'office du mariage : Ep 5,32.

⁶ Syméon le Nouveau Théologien, *Première catéchèse*, Cerf, Sources chrétiennes, n°96, 1963, p.239.

chaque interlocuteur. Voilà un homme qui durant quarante-six ans ignora totalement la colère, fut toujours d'humeur égale, ne jugea jamais personne, évitant toute critique et tout jugement. [...]

**Face au « désespoir du sens » :
« Où est Abel, ton frère ? »**

Si nous, chrétiens, nous ne *faisons pas la vérité*, les hommes, nos frères, qui ne partagent pas notre foi, ne pourront – à de très rares exceptions près – la découvrir tout seuls. Si nous ne sommes pas vrais comme le fut le starets Silouane, nous risquons de nous entendre dire, comme à Caïn : « *Où est Abel, ton frère ?* » (Gn 4,9). Il n'y a peut-être pas d'athées véritables, mais seulement des agnostiques auxquels il est donné de ne rencontrer que des chrétiens qui ne *font pas la vérité*, qui font *comme si* : comme s'ils faisaient ce qu'ils croient, comme s'ils étaient ce qu'ils disent.

Nous devons relire la parabole du Jugement dernier, en Mt 25,31-46 – « *J'avais faim et vous m'avez donné à manger* », etc. – en nous disant que le Christ ne s'identifie pas seulement avec ceux qui sont dans la misère, malades ou en prison, mais également avec tous ceux qui, en ces temps de grande détresse spirituelle, sont en proie à ce que le philosophe Paul Ricoeur a appelé « *le désespoir du sens* ».

Au *comme si* des chrétiens hypocrites et comédiens correspond le *comme si* des hommes qui vivent désormais sous le regard aveugle de la mort, de la mort qui a cessé d'être investie de part en part par la foi chrétienne en la résurrection. Ces hommes essaient désespérément de vivre *comme s'ils n'allaient pas mourir*, *comme si* leur existence humaine pouvait être dégagée de la réalité aliénante de la mort.

**Devant l'angoisse existentielle de la mortalité,
l'expérience directe de Dieu, vécue au plus profond de l'être**

Devant l'angoisse existentielle de la mortalité – c'est-à-dire que, *dans un mois, dans un an*, de toute manière, il faudra bien mourir –, les hommes de ce temps sont nus et seuls comme jamais ne l'avaient été les hommes auparavant. Leur vision du monde n'inclut plus la mort, elle s'efforce désespérément de l'oublier. Chacun vit *comme si* lui seul ne devait pas mourir. Les hommes, nos frères, qui vivent désormais sans espérance, en attendant la mort, en tentant simplement de la repousser le plus tard possible, ces hommes ont besoin que, devant eux, nous *fassions la vérité* comme la fit silencieusement saint Silouane, que nous soyons vrais afin que rayonne notre foi en la résurrection.

Il n'est pas, pour un chrétien, de plus grande tristesse que de n'être pas vrai, et il n'y a pas de plus grande misère, pour les non-chrétiens qui nous entourent, – fussent-ils *sociologiquement* baptisés – que de passer toute une vie sans que leur soit accordée la grâce de rencontrer un vrai chrétien, un chrétien qui *fait la vérité*. Le starets Silouane nous met en présence du Christ ressuscité, non point à travers un système théologique, par la médiation de concepts, si vrais soient-ils intellectuellement, mais à travers une expérience directe de Dieu, vécue au plus profond de son être et à travers une manière personnelle de vivre l'enseignement de la Tradition ecclésiale.

Et ce témoignage, il le rend dans un langage très simple, accessible à tous, comme celui du Christ dans les paraboles évangéliques. C'est un tel chrétien que nos contemporains peuvent rencontrer dans la personne de saint Silouane de l'Athos. Je ne

suis pas moi-même, prêtre indigne et pécheur, un vrai chrétien. Mais je sais qu'il existe de vrais chrétiens. Et saint Silouane de l'Athos, moine du grand habit, fut l'un de ceux-là. Que, par ses saintes prières, le Seigneur ait pitié de moi d'avoir osé vous parler de lui.

(Texte paru dans *Orthodoxes à Marseille*, n° 116, juillet-août 2007.

Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

Ouvrages de référence

Archimandrite SOPHRONY. *Starets Silouane, moine du Mont-Athos*.
Vie, doctrine, écrits. Éditions Présence, coll. Le soleil dans le cœur, 1974, 486 p.

Jean-Claude LARCHET. *Saint Silouane de l'Athos*. Cerf, coll. Épiphanie, 2001, 414 p.

Les écrits du starets Silouane ont commencé à être diffusés en français dès 1969, grâce à une traduction du père Louis-Albert LASSUS, o.p. faite elle-même sur une traduction italienne effectuée par les soins de Divo BARSOTTI : *Silouane. Écrits de Silouane du Mont Athos*, Abbaye de Bellefontaine [Bégrolles, Maine-et-Loire], coll. Spiritualité orientale, n° 5, 1969, 84 p. — Une version plus ample établie directement d'après l'original russe par le hiérimoine SYMÉON, constitue la seconde partie de l'ouvrage de l'archimandrite SOPHRONY (*voir ci-dessus*).

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Serge TCHÉKAN,
avec le concours du père Daniel BRESSON

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France + DOM	38,00 €	70,00 €
Europe + TOM	42,00 €	86,00 €
Autres pays	48,00 €	98,00 €

Commission paritaire : 1111 G 80948
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
